

## *Les mariages à Gourvillette de 1840 à 1880*

par † EDMOND AUDOUIN \*

Un mariage, comme le veut la loi, est toujours précédé de deux publications qu'on appelle temps des fiançailles. A Gourvillette comme en bien des endroits, lorsque la jeune fiancée était sans reproche, ce temps passait inaperçu. Mais il n'en était pas de même lorsque la fiancée paraissait fille mère ou était veuve. Le soir même de la première publication, les jeunes gars de la commune s'assemblaient, la nuit, sur la place, portant qui une corne, qui un vieil arrosoir, qui une vieille « poëlonne », toute espèce d'objet capable de faire du bruit. Et voilà la cohue partie en tambourinant sur les ustensiles de façon à faire beaucoup de bruit. La proximité de la demeure des fiancés n'était point oubliée afin de charmer les oreilles de ceux-ci. Ces musiciens, lorsqu'ils se trouvaient dérangés, désertaient les rues pour aller se grouper en un lieu quelconque, même hors du bourg, et redoublaient leur vacarme. C'est ce que l'on appelait « battre le charivari ».

Cette « comédie », ou ce « potin », si vous voulez, avait lieu presque chaque soir, jusqu'au jour du mariage, et même pendant la cérémonie. Après, le bruit cessait et tout rentrait dans le silence. Bien des fois le garde champêtre et les gendarmes ont traqué et poursuivi la troupe des batteurs de charivari. Jamais ils n'ont pu mettre la main sur un seul d'entre eux.

\* Edmond Audouin (1856-1932) a été maire de Gourvillette (canton de Matha, Charente-Maritime) de 1888 à 1904. En 1928 et 1929 il a rédigé un « petit mémoire », selon sa propre expression, dans lequel il a consigné ses souvenirs. Il a transcrit ce « mémoire » sur trois cahiers d'écolier qui sont conservés par M<sup>me</sup> Germaine Pommereau, sa petite-fille. M<sup>me</sup> Pommereau a bien voulu confier ces cahiers à M. et M<sup>me</sup> Émile Brillouet qui ont dactylographié le texte d'Edmond Audouin. Cette étude constitue un chapitre du « mémoire ».

Nous remercions vivement M<sup>me</sup> Pommereau d'avoir accepté que nous publions les souvenirs de son grand-père et M. et M<sup>me</sup> Brillouet de nous avoir communiqué ce document.

Ceux qui, à l'occasion d'un mariage, servaient une fête de noce jusqu'à 1868, étaient joliment occupés. Il fallait se munir de tout chez les invités : ceux-ci fournissaient des plats, assiettes, verres, cuillers, fourchettes, etc... lesquels étaient notés par les soins de l'emprunteur. Après la noce il fallait retourner à chacun les objets empruntés et presque toujours il y en avait d'échangés, au grand mécontentement des ménagères. Après l'année 1868, celui qui fournissait la tente et les tables se chargea de tout le nécessaire de vaisselle.

Les invitations à une fête de noces se faisaient, sauf de rares exceptions, pour deux jours à deux repas chacun, sans compter tue-vers et réveillons.

Le premier jour, avant le mariage, comme le sacristain du curé était toujours invité, c'était un coup de cloche qui, tiré par lui, appelait les invités au premier déjeuner, vers 10 heures du matin. Ce premier repas se composait invariablement de tripes de bœuf, ragoût de bœuf, ragoût de volailles, et c'était tout. Les invités quittaient les tables vers midi pour aller « s'habiller ». Ordinairement le mariage avait lieu à deux heures. Dès une heure de l'après-midi, les invités commençaient à arriver et, en attendant que la mariée soit habillée, se fourraient sous la tente pour boire un coup.

La mariée se montrait enfin. Ce n'était point comme aujourd'hui : chaque cavalier n'avait point sa cavalière désignée d'avance. Au petit bonheur, chaque jeune homme, sous l'œil de la mariée, allait offrir son bras à une jeune fille qui n'avait garde de refuser. C'est ainsi que, spontanément, le cortège était formé, avant que la mariée eût franchi vingt pas.

Lorsque la jeune fille, que ses parents conduisaient à la mairie, avait un passé sans taches, les gens de sa suite tiraient en l'air force coups de pistolet en son honneur. C'était le contraire du charivari : la poudre l'indiquait.

Lorsqu'une jeune fille de l'endroit s'unissait à un mari « étranger », les garçons de la commune, pour témoigner l'intérêt et l'estime qu'ils portaient à celui-ci, se cotisaient pour lui offrir, le jour du mariage, un superbe bouquet commémoratif. Il va sans dire que les jeunes gens qui témoignaient respect et sympathie aux jeunes époux, étaient ensuite priés de se joindre aux invités pour le reste de la fête. Cette coutume, dans notre endroit, existait de temps immémorial et il est regrettable qu'elle ne se soit pas continuée de nos jours, car, à franchement parler, c'était un

moment solennel et de grand silence que cette petite cérémonie. Ce n'était pas un secret pour les jeunes mariés, puisque le projet avait été soumis à leur approbation.

A la sortie de l'église, quelques pas plus loin, une petite table recouverte d'un tissu bien blanc était dressée. Au milieu de cette table, placé dans un joli vase, était mis le bouquet à offrir, entouré de quelques assiettes plates remplies de dragées d'excellente qualité. Sur le faîte d'une de ces assiettes étaient placées deux grosses dragées rouges appelées pralines, destinées aux jeunes époux. Un rouleau de papier contenant le discours d'usage était dans la main de celui qui devait le prononcer.

Les jeunes gens qui offraient le bouquet se trouvaient, bien entendu, derrière la table. A l'approche de la mariée l'un d'eux s'avancait, priait le jeune couple de vouloir bien s'arrêter un instant et aussitôt le compliment était entamé. L'orateur remettait entre les mains de la mariée le traditionnel bouquet de fleurs d'oranger et, de son côté, le jeune marié, très souvent, laissait tomber, avec ses remerciements, une pièce d'or sur la table. Ensuite, les dragées étaient offertes aux assistants, en commençant par le jeune couple.

Quelques années avant que cette coutume soit abandonnée, c'était lorsque la mariée était habillée et dans sa chambre que le bouquet était offert. Après la cérémonie plus haut décrite, les jeunes époux gagnaient leur demeures suivis du cortège et recevaient leurs invités. Ceux-ci n'avaient point à admirer la corbeille de mariage, car, à cette époque, la mode n'obligeait point les invités à faire parvenir ou à porter des cadeaux de mariage. Aujourd'hui, soit dit en passant, l'achat du cadeau joint aux besoins de toilette des invités, fait souvent souhaiter à ceux-ci d'être oubliés dans les invitations.

A l'encontre d'aujourd'hui, les cadeaux faits à la jeune mariée étaient bien réduits. Si les fiancés avaient chacun un parrain et une marraine, ceux-ci étaient appelés pour les décorer d'un petit bouquet de cinquante centimes.

La mariée fleurissait donc quatre personnes et celles-ci, invariablement, lui faisaient don d'une belle pièce blanche de cinq francs. Si c'était dix francs, le décoré d'un bouquet passait pour être généreux. Aujourd'hui, en 1929, pour paraître généreux, il faut ouvrir la bourse plus grande. Après leur réception, les invités se reformaient en cortège, musiciens en tête, pour aller danser un peu avant le dîner. Deux ou trois employés de la noce suivaient le cortège,

armés chacun d'une grosse bouteille remplie de vin rouge et d'un verre : ils avaient pour mission d'offrir et de donner rasade à quiconque voulait boire sur le parcours suivi. De bonne heure les gens étaient priés d'aller dîner mais toujours à la lumière des bougies.

Ce dîner commençait par une bonne soupe de bœuf. Il n'y en avait jamais assez tellement les cuisinières, expertes, faisaient d'excellent potage. Ragoût de bœuf, de volailles, rôti de bœuf, de veau, dindes et poulets rôtis, voilà la carte : de la viande, toujours de la viande, aucun plat maigre et cela du premier déjeuner au dernier réveillon. On entendait les gens se dire : « J'ai bien le temps de manger des "molettes" quand je serai chez nous ». De dessert, pas trace.

Cependant aucune noce ne se faisait sans qu'il y eût une ou deux marchandes de bonbons et de biscuits. Vers la fin des repas, elles parcouraient les tables, le panier au bras, pour vendre leur marchandise. Les cavaliers offraient à leurs cavalières la satisfaction d'un petit dessert mais quand le panier était vide tout le monde devait s'en passer. Qui voulait du dessert le payait de sa poche ; il n'était encore venu à l'idée de personne faisant une noce d'offrir à ses invités le moindre dessert. Pourtant quelques maisons riches y songèrent ; ce fut le commencement. Après dîner, comme de nos jours, des chansons et des chansons ; pour y mettre fin certains invités étaient obligés malgré eux de chanter quelque chose d'obscène pour envoyer le jeunesse au bal.

Au bal de la mariée comme on disait alors, toute la jeunesse de l'endroit était admise, à condition toutefois de se présenter proprement. Aucune dépense à faire pour les garçons : la mode d'aller se rafraîchir après les quadrilles n'avait point encore paru. Quelques oranges offertes par les cavaliers et mangées pendant le bal tenaient lieu de sirops, etc... Par contre le vin ne manquait pas, il y en avait toujours en réserve pour les assistants qui désiraient boire.

A cette époque, il était d'usage que chaque assistant priât la jeune mariée de lui faire l'honneur d'un danse. Si, par mégarde, il dansait avec elle étant couvert, aussitôt la danse terminée on lui ôtait sa coiffure et quatre robustes gaillards l'empoignaient chacun par un membre, le couchaient sans cependant que le dos touchât le sol et le balançaient dans le vide pour le punir de son impolitesse : on appelait cela « balanciner ». Il fallait que le balanciné se prêtât de bonne grâce à sa juste punition. Il était condamné, ensuite, à boire une, deux ou quelquefois trois rasades de vin. Combien de

gaillards, qui n'étaient point des invités, ont usé de ce subterfuge pour s'arroser le gosier.

Après cette petite amusette, les danses reprenaient leur entrain jusque vers minuit et la première journée de noce était finie pour ceux que le réveillon ne tentait point.

La seconde journée de noces s'appelait le « renocet » et était servie comme la première avec de la viande et rien que de la viande. De grand matin, au lever, les invités, pour la plupart, afin d'attendre plus aisément le déjeuner, allaient faire un tue-vers. A onze heures, le sacristain donnait un coup de cloche pour avertir que le déjeuner était prêt à servir. En un clin d'œil les tables étaient garnies et le service commençait.

C'était d'abord le silence, puis, à mesure que l'estomac s'emplissait et que les têtes s'échauffaient par les vapeurs du vin blanc, on finissait par ne plus s'entendre parler, tout le monde voulant raconter plus ou moins d'histoires. Vers la fin du repas, les marchandes de massepains réapparaissaient et leur vente était toujours supérieure à celle de la veille. Elles étaient suivies par le propriétaire de la tente, qui offrait le café à qui voulait en prendre, moyennant cinquante centimes. Les gens qui servaient la noce n'entraient point dans cette dépense : du reste c'était un petit bénéfice supplémentaire pour le propriétaire de la tente, qui était presque toujours aubergiste ou cafetier. Après ce déjeuner, les gens se dispersaient suivant leurs goûts : les uns aux jeux de boule, les autres aux cartes et la jeunesse, après un bout de toilette, au bal jusque vers trois heures de l'après-midi, le reste de la soirée devant être consacré à monter un bouquet s'il y avait lieu.

On ne montait un bouquet que si un des jeunes époux était le dernier à marier dans la maison. Une escouade de cinq ou six jeunes gens ou hommes mariés se procuraient une belle branche de laurier. Ils entouraient les rameaux de cette branche avec un cercle de barrique afin de les maintenir. Au cercle et même à l'intérieur de la branche, étaient suspendus ou attachés des « rougets » de viande, des carcasses de poulets, des bouts de miches, une bouteille et un verre vide, etc... Ensuite il convenait de promener ce bouquet par les rues. Un cortège se formait : le bouquet en tête, les musiciens, le marié et la mariée, la jeunesse, etc... Lorsque l'on avait fait un tour par les rues, on revenait à la maison et on s'apprêtait à monter cette branche de laurier au faîte d'un mur. Une échelle, des crochets en bois, un

marteau, étaient préparés d'avance et surtout bon nombre de bouteilles de vin. Le bouquet était monté souvent au son de la musique et au rythme de la vieille chanson usuelle : « Mon père a fait bâtir château, etc... » Chaque fois que les monteurs de bouquet prononçaient la phrase : « Mont'rons-nous un rollon plus haut » ils devaient boire une rasade. Enfin l'emplacement de la branche était atteint. A l'aide des crochets et du marteau le bouquet était solidement fixé au mur. Un des monteurs remplissait de vin le verre attaché au cercle et, tout le monde étant descendu, le nouveau marié devait d'un coup de fusil casser le verre. Si le verre n'était point cassé du premier coup, le jeune marié devenait la risée des gens et on le raillait de ne pas savoir viser juste.

Après la rigolade du bouquet, les gens songeaient au deuxième dîner. Celui-ci ressemblait en tous points au premier, c'est-à-dire à celui de la veille. Les chanteurs ayant terminé, toute la troupe joyeuse s'acheminait vers le bal. Ce bal était le plus entraînant de la fête et aussi le plus gai. Aussitôt les tables du dîner desservies et la vaisselle lavée, toutes les employées de la noce venaient y danser leur rigo-don. L'ancienne danse que l'on appelait « bal », était la préférée. C'était un coup d'œil ravissant que voir sauter, courir, avancer, reculer, toutes ces « gaillardes » qui tournaient à propos avec leurs tabliers blancs quelque peu tachés, au son de l'orchestre. Dix, quinze bals de suite étaient joués et tous se dansaient avec le même entrain. C'est ce que l'on appelait alors le bal des *sarvandrines*. On dansait fort tard afin d'avoir l'estomac creux pour le dernier réveillon. Tous les jeunes gens, après avoir conduit leurs cavalières à leurs demeures, se rendaient sous la toile pour réveillonner.

Ce réveillon dégénérait en orgie. C'était, parmi les convives, à ceux qui feraient montre du meilleur estomac, en mangeant quelquefois des chandelles de suif en entier. On buvait dru jusqu'à l'ivresse et ensuite c'étaient des chansons d'une obscénité déconcertante. Lorsque le répertoire était épuisé, chacun rentrait chez soi. La noce était finie.